L.LXV.

34230/A

19/ℓ

LOY, J.G.

C

Expériences

sur

l'origine de la vaccine

par

J. G. Loy D. M.

Traduit de l'anglois

par

Jean De Carro D. M.

Avec quelques observations du traducteur, et des fragmens de sa correspondance avec le docteur Jenner sur le même sujet.

Supplément à ses Observations.

V i e n n e,

dans la librairie de Jos. Geistinger.

1802.

73182

Préface du traducteur.

Ceux qui ne songent à la vaccine que pour profiter de ses avantages, mettent sans doute fort peu d'importance à la question qui fait le sujet de cet ouvrage; mais ceux qui la considèrent comme une doctrine compliquée qui doit jeter beaucoup de jour sur plusieurs

points de physiologie, de pathologie, et sur-tout sur la nature des maladies éruptives et contagieuses, et qui voient s'ouvrir un vaste champ à de nouvelles recherches; ceux-là, dis-je, ne trouveront pas indifférent de savoir positivement si la vaccine est une maladie originaire du pis de la vache, ou du talon du cheval.

Malgré l'importance que les médecins éclairés ont mise à la solution de cette question, j'ai trouvé cependant que l'on

a en général fait trop peu d'attention à la validité des preuves que le docteur Jenner a données de la seconde de ces assertions, et que l'on s'est contenté trop légérement du résultat des expériences de MM. Coleman et Simmons, qui sembloit n'être pas favorable à cette théorie, pour la rejeter, ou du moins pour la mettre au rang des hypothèses hazardées.

Quant à moi, depuis quatre ans que je m'occupe avec soin

de la partie théorique et pratique de la vaccination, j'ai toujours trouvé que les preuves du docteur Jenner étoient infiniment plus fortes que celles de ses adversaires, et j'ai donné un détail exact des unes et des autres dans le chapitre III de mes *Observations et expériences sur la vaccination*, surtout dans la seconde édition.

La difficulté que les vaccinateurs ont trouvé à reconnoître dans leurs pays respectifs, le *grease* des anglois, a

été telle, que nous sommes sur le continent dans une grande obscurité là-dessus. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que les françois ne sont point d'accord; les uns prétendent que c'est *le javart*, d'autres que ce sont *les eaux aux jambes;* quelques allemands prétendent que c'est le *Mauke*, d'autres les *Wasserfüsse;* quelques italiens que c'est le *giardoni,* d'autres, les *vésiconi.* Cette incertitude qui provient du peu de soin que les anglois ont mis à décrire le

grease (a) est probablement la cause du peu de progrès que cette partie intéressante de l'art vétérinaire a faits parmi nous ; car comment entreprendre des expériences, tant qu'on ne s'entend ni sur la dénomination ni sur la nature de la maladie qui en fait l'objet?

C'étoit donc sur l'Angleterre que les vaccinateurs du continent jetoient les yeux pour ob-

(a) Je me servirai toujours du mot anglois *grease*, jusqu'à ce que nous sachions au juste le nom françois de cette maladie des chevaux.

tenir la solution de ce problème. Le petit ouvrage du docteur Loy ne contient pas un grand nombre d'expériences ; mais elles sont si précises, si bien imaginées, et si concluantes, que je ne puis résister à l'envie de le traduire. Je suis convaincu qu'elles contribueront plus que tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent, à donner des idées claires sur la nature du grease, et à faire sentir la grande importance que les médecins éclairés doi-

vent mettre a la partie vétérinaire de la vaccine.

Je ne cacherai pas non plus un autre sentiment qui m'anime à entreprendre ce petit travail. J'ai toujours été embarassé de savoir ce qui illustroit le plus le docteur Jenner, ou les avantages évidens qui résultent de sa découverte, ou l'étonnante sagacité qu'il a montrée dans toutes ses observations et dans toutes ses expériences. Or comme celles du docteur Loy confirment d'une manière in-

contestable le point de sa doctrine où il en a montré le plus, j'éprouve le plus vif plaisir à contribuer par cette traduction à augmenter le nombre des admirateurs de son génie.

Vienne,
ce 20 août 1802.

J. De Carro D. M.

A

M. Edouard Jenner,

docteur en médecine,

membre de la société royale, et de la société linnéenne de Londres, etc.

Monsieur,

Pour vous donner une marque de la vive reconnoissance que je vous dois pour l'introduction d'une dé-

couverte qui a produit le plus grand bien à l'humanité, permettez-moi de vous dédier la brochure suivante, dont le sujet doit vous intéresser particulièrement.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monsieur,

Aislaby,
le 13 octobre 1801.

votre très-obéissant serviteur

J. G. Loy.

Après la publication des *Rapports* du docteur Woodville, dans lesquels il raconte plusieurs essais infructueux faits par M. Coleman, professeur au collège vétérinaire, pour produire le cowpox (a) sur

(a) J'employe ici la terminologie des vaccinateurs françois qui ont naturalisé le mot *cowpox*, masculin, pour désigner la maladie des vaches, reservant celui de *vaccine* pour la pustule produite artificiellement sur l'homme.

Note du traducteur.

le pis ou les mamelons d'une vache, l'opinion du docteur Jenner sur l'origine de la vaccine a été généralement considérée comme fausse ; et les expériences de M. Simmons tendoient encore plus à la réfuter.

Cependant les expériences dont je vais rendre compte, ont eu un résultat bien différent de celles dont parlent MM. Woodville et Simmons; mais je dois auparavant faire mention des circonstances qui y ont donné lieu.

Au commencement de l'année 1801, M. Loy, chirurgien à Pi-

ckering, dans le comté d'York, eut l'occasion de voir une maladie qu'on n'avoit auparavant observée que dans les comtés occidentaux, où l'on croyoit qu'elle provenoit du grease des chevaux.

Son premier malade fut un maréchal-ferrant, qui s'adressa à lui avec une éruption aux mains, laquelle consistoit en pustules séparées les unes des autres, contenant un fluide limpide et entourées d'un cercle inflammatoire. Les vésicules ressembloient à celles qui proviennent d'une brûlure, mais

elles étoient régulièrement rondes, et l'on pouvoit distinguer au milieu une tache noire, qui sembloit être la suite de quelque légère lésion. Cet homme avoit été occupé à panser un cheval attaqué du grease, et il n'avoit j'amais eu de mal semblable avant cette occupation. Il n'avoit pas de fièvre et avoit eu autrefois la petite vérole.

L'origine de la maladie de cet homme a acquis encore un plus grand degré de certitude par l'apparition de celle qu'a découverte le même chirurgien, et que je vais décrire.

Un jeune homme, boucher à Middleton, près de Pickering, a été attaqué d'ulcères douloureux aux deux mains, et sur-tout vers la racine des ongles. Ces ulcères se sont enflammés au bout de quelques jours, et une vésicule s'est formée sur chacun d'eux. Peu de temps après l'apparition de ces vésicules on observoit des lignes rouges, qui étoient douloureuses et qui s'étendoient jusqu'aux aisselles, où il se forma une tumeur. Il avoit aussi une pustule semblable à celles de ses mains, sur un des

sourcils qu'il avoit, disoit-il, gratté fort souvent à cause de la démangeaison qu'il y éprouvoit; et cette pustule avoit été surement communiquée par le contact de ses doigts. Il avoit une fièvre considérable qui continua jusqu'à ce qu'une application caustique empêchât l'absorption de la matière contenue dans les pustules; ce qui fit disparoître l'enflure des aisselles. Ce malade, ainsi que le précédent, avoit été employé pendant quelque temps à appliquer des remèdes aux talons d'un cheval attaqué du

grease, et s'en occupoit encore au moment où il tomba malade. Il n'avoit jamais eu la petite-vérole.

M. Loy, afin de vérifier si cette maladie pouvoit se communiquer par inoculation, prit de la matière des pustules de ce dernier malade, et l'inséra au bras de son frère qui n'avoit jamais eu la petite-vérole. Voici le rapport qu'il m'a donné de cette inoculation :

„ Au bout de quelques jours on „ s'apperçut de quelque inflam- „ mation, et le huitième il se for-

„ ma une vésicule. Mon malade
„ eut alors quelques légers symp-
„ tômes de fièvre, qui continuè-
„ rent un jour ou deux. Cette
„ maladie avoit précisément les
„ caractères de la vraie vaccine,
„ et je me proposai d'inoculer
„ la petite-vérole à cet enfant,
„ mais ses parens s'y opposèrent.„

Expérience I.

Pendant que M. Loy faisoit cette expérience, je pris de la matière de la main du même malade avec

une lancette toute neuve, et j'en insérai le lendemain une partie dans le pis d'une vache, reservant le reste pour en faire l'essai sur un enfant. Pendant cinq jours je n'apperçus rien à la partie inoculée, et je ne l'examinai ensuite que le neuvième; j'y trouvai alors une vésicule entourée d'un cercle inflammatoire rose, Le pis étoit dur, même à une grande distance de la piqûre, et si douloureux que l'animal ne permettoit pas qu'on le maniât. La vésication continua pendant plusieurs jours, mais en-

suite il se forma une croûte, et tout se guérit sans aucun remède.

Expérience II.

La matière prise le neuvième jour sur le pis de cette vache a été insérée dans le bras d'un enfant. Les progrès de cette inoculation ont été suivis avec la plus grande attention, et l'inflammation, la vésication et la formation de la croûte ont été tellement semblables à la vaccine ordinaire qu'on ne pouvoit pas les distinguer. Le si-

xième jour on a inoculé la petite-vérole à cet enfant. La piqûre a paru s'enflammer jusqu'au troisième, mais elle s'est bientôt cicatrisée, et l'enfant n'a point été indisposé.

Expérience III.

J'inoculai un enfant avec le reste de la matière que j'avois conservée du malade de M. Loy. Le troisième jour la partie piquée s'éleva au-dessus de la peau; le sixième elle étoit entourée d'une in-

flammation pâle, et ses bords étoient élevés au-dessus du centre; le huitième on appercevoit une vésicule qui contenoit un fluide limpide qui s'écoula de cette vésicule, et qui au quatorzième étoit changé en une croûte brune et dure. Aussi-tôt qu'on en a pu trouver l'occasion, cet enfant a été inoculé avec de la petite-vérole qui n'a produit aucun effet.

Expérience IV.

De la matière très-limpide prise

du talon d'un cheval affecté du grease, a été insérée dans le pis d'une vache avec une lancette parfaitement propre. Le cinquième jour la piqûre étoit élevée, et entourée d'une pâle rougeur. Dans peu de jours il s'est formé une vésicule de couleur pourpre, qui contenoit un fluide limpide. Quoique la partie inoculée fût enflée et douloureuse, l'animal ne paroissoit pas malade.

Expérience V.

De la matière prise de la pustule de cette vache a été insérée dans le bras d'un enfant. Le troisième et quatrième jour on n'observoit aucune marque d'infection, mais le sixième on apperçut beaucoup de rougeur, et au neuvième une vésicule. Alors l'enfant fut inoculé avec de la matière variolique à trois endroits différens, de manière à ne laisser aucun doute qu'il en auroit été affecté, s'il en eût été susceptible. Il n'en a cependant

ressenti aucun effet ni local ni constitutionnel.

Expérience VI.

La matière du grease prise du même cheval a été insérée dans le bras d'un enfant. Le troisième jour la pustule étoit entourée d'un peu d'inflammation; le quatrième elle étoit fort élevée, et le cinquième on y appercevoit une vésicule, de couleur pourpre; le sixième et le septième la vésicule a augmenté et est devenue plus fon-

cée; l'enfant a eu des frissons, des nausées et des vomissemens. Ces symptômes ont été suivis de beaucoup de chaleur, de mal de tête, et d'une respiration accélérée; le pouls étoit fréquent et la langue blanche; l'enfant suoit beaucoup dès qu'on le mettoit au lit. Quelques médecines et l'exposition à l'air frais diminuèrent bientôt ces symptômes, et ils disparurent entièrement le neuvième jour. Le sixième on inséra de la matière variolique dans le même bras où l'on avoit inoculé celle du grease, mais

à une grande distance l'une de l'autre. On apperçut le quatrième et le cinquième jour après l'inoculation, quelque rougeur, et le sixième une petite vésicule. L'inflammation continua alors à diminuer, et le neuvième jour on ne voyoit plus que la croûte.

Expérience VII.

Le sixième jour après l'insertion du grease, et avant l'inoculation variolique, on prit de la matière de cet enfant, et l'on en

inocula trois autres. A cause de l'éloignement de leur habitation je n'eus pas l'occasion de les voir avant le dixième jour. Alors je trouvai une rougeur érysipélateuse à l'entour des vésicules qui commençoient à sécher, mais qui contenoient encore une quantité considérable de matière limpide.

Le dixième jour ils furent tous inoculés avec du pus variolique aux bras où l'on n'avoit point fait de piqûre à la première inoculation. L'insertion de cette matière n'a produit aucun effet, excepté

une très-petite inflammation qui disparut le cinquième jour.

Il paroît d'après ces expériences qu'une maladie produite sur le corps humain par une infection accidentelle du grease d'un cheval, peut se communiquer à la vache par inoculation.

Nous avons ainsi imité exactement par cette manière d'inoculer le procédé par lequel le docteur Jenner suppose que le vrai cowpox

est produit. Mais ce n'a été qu'après plusieurs essais que je me suis convaincu que la matière du grease peut agir sur une vache sans avoir passé par le corps humain; il m'est souvent arrivé de ne produire aucun symptôme de cowpox en employant la matière prise directement des talons d'un cheval. De la matière prise de trois chevaux différens, et à différentes époques de leur maladie, n'a produit aucun effet, lorsque je l'ai insérée dans les mamelons ou dans le pis d'une vache.

Pour que l'expérience fût régu-

lière, je la fis sur plusieurs vaches, mais elle ne réussit point, et je ne fus pas plus heureux avec mes expériences sur le corps humain. Enfin cependant j'eus le bonheur de trouver un cheval dans le talon duquel la matière étoit beaucoup plus limpide que dans tous les précédens, c'est-à-dire, le quatorzième jour de la maladie et le septième depuis que la matière avoit de l'écoulement. La matière prise de ce cheval a produit la maladie décrite dans l'Expérience IV et VI, et sur trois autres vaches; je n'ai point

donné les détails de ces expériences vû qu'ils étoient précisément semblables à ceux de l'Expérience IV, et que je n'ai fait aucun usage ultérieur de la matière produite sur ces vaches.

Ce fait m'engage à soupçonner qu'il y a deux sortes de grease, qui différent dans le pouvoir de donner la maladie aux hommes ou aux animaux; et il y a une autre circonstance qui rend cette supposition probable. Les chevaux qui donnèrent la maladie à ceux qui les pansoient, en étoient attaqués lo-

calement et constitutionnellement. Ces animaux avoient au commencement de leur maladie, des symptômes de fièvre, dont ils furent soulagés dès que le mal parut aux talons et qu'ils eurent une éruption sur la peau. Ce même cheval dont la matière avoit communiqué la maladie par inoculation, étoit fort indisposé jusqu'à l'apparition de la maladie des talons, qui fut, ainsi que chez les autres, accompagnée d' une éruption sur la plus grande partie du corps; mais ceux qui ne communiquèrent pas leur maladie

n'avoient qu'une affection locale.

C'est probablement par cette raison qu'on peut expliquer le manque de succès qu'ont eu MM. Woodville et Simmons.

Ce qu'il y a de plus curieux dans toutes ces expériences, c'est la preuve qu'elles fournissent de la propriété que posséde le grease de donner au corps humain une maladie qui préserve de la petite vérole, soit qu'on le prenne à la source, soit qu'on lui fasse faire un plus grand circuit. Nous l'avons vu exercer son pouvoir quand il

a été soumis séparément à l'action du corps humain, ou à celle de la vache.

Nous avons vu qu'il posséde aussi la même faculté lorsqu'on le prend directement des talons du cheval.

L'opinion que j'ai de la nature antivariolique du vrai grease n'est fondée que sur une seule expérience; mais son résultat ne nous permet pas de douter du succès qu'auront des essais ultérieurs.

Le docteur Jenner nous a cité un exemple d'infection accidentelle

du grease, après lequel la petite-vérole n'a produit aucun effet, mais il parle aussi de deux autres où la contagion variolique en produisit un complet.

Il paroît certainement singulier que la matière du grease produise une action spécifique sur un individu, et non pas sur un autre; mais ce manque d'uniformité dans les effets provient vraisemblablement de la manière dont on l'a employé, plutôt que de la nature irrégulière de la matière elle-même.

La matière qui suinte du talon

des chevaux attaqués du grease, se convertit promptement en une croûte qui adhère fermement aux poils et à l'épiderme. Le fluide se forme et s'étend sous cette croûte jusqu'à ce qu'elle éclate à un endroit quelquefois éloigné de sa source. Il peut donc dans cette situation subir divers changemens par l'effet de la chaleur, ou par la stagnation, et perdre ainsi sa qualité originelle, avant qu'il soit appliqué à la main de celui qui panse le cheval, et lui communiquer quelquefois une maladie im.

parfaite, quelquefois n'en produire aucune. Ainsi quoiqu'un homme ait été infecté avec de la vraie matière en soignant les jambes d'un cheval, ses mains peuvent être exposées à divers accidens, qui produiront trop d'inflammation, et qui feront éclater les pustules avant que l'absorption ait lieu, et que le systême en soit affecté. Il est probable que ces deux causes ont produit de fausses vaccines. Je crois cependant que quiconque voudra se servir du vrai grease pour la vaccination, aura l'occa-

sion d'observer les effets dont j'ai fait mention.

La matière dont je me suis servi dans les expériences qui m'ont réussi, a été prise aussi près que possible de l'ulcère qui en étoit la source; elle étoit parfaitement limpide, et différoit de celle de M. Simmons, qui étoit un pus brun et vicié.

Je suis pleinement convaincu que le grease ne produira aucun effet quand il n'est pas récent; car la matière prise sur ce cheval qui en avoit fourni de la bonne, n'a plus

produit d'effet quand la maladie a continué plus d'un mois, et quand l'apparence et la consistance de la matière étoient changées.

Ces expériences entreprises pour prouver l'origine de la vaccine, quoique peu nombreuses, doivent paroître tout-à-fait décisives, de même que celles qui ont été faites pour prouver que la matière du grease posséde les mêmes qualités après avoir été soumise à l'action du corps humain, ainsi qu'à celle du corps de la vache.

Il est important d'observer quel-

ques différences qui ont eu lieu dans ces expériences. Elles consistent particulièrement dans le degré de l'inflammation locale, et dans la fièvre; dans la couleur de la vésicule, et dans le temps de son apparition.

La matière du grease semble produire le mouvement le plus considérable et le plus prompt sur le corps humain, lorsqu'on la prend à la source, c'est-à-dire, au talon du cheval, car dans l'Expérience VI l'indisposition a été considérable.

Elle ne paroît pas produire un

effet bien sensible sur la constitution des vaches, lorsqu'on l'insère dans un endroit seulement, ni produire une maladie contagieuse par l'athmosphère, car quoique les vaches sur lesquelles ces expériences ont été faites aient cohabité avec beaucoup d'autres, la maladie ne s'est communiquée à aucune.

La matière du grease paroît agir avec plus de douceur et moins de promptitude, quand elle a été régénérée dans le corps de la vache ou dans celui de l'homme. C'est

ce que j'ai observé dans les Expériences I, II, III et V.

Dans les Expériences IV et VI la couleur pourpre des pustules a paru, mais non pas sur l'homme ni sur la vache infectés avec de la matière qui provenoit du cheval, et qui avoit déjà passé par le corps de l'homme ou de la vache.

Le vésicule a paru plus vîte après l'insertion de la matière originelle du grease. Dans l'Expérience VI la vésicule a paru le cinquième jour.

D'après les deux cas d'infection

accidentelle du grease, il paroît probable que la petite vérole a eu une influence considérable pour empêcher l'action du grease sur le corps humain. La première personne avoit eu la petite-vérole, et la maladie que le grease a produite sur elle n'a été que locale; la seconde qui n'avoit jamais eu la petite-vérole a eu une indisposition générale.

Fin.

Observations du traducteur.

Les expériences du docteur Loy sont précisément celles qu'on attendoit avec tant d'impatience. Elles me semblent être une démonstration rigoureuse de la doctrine du docteur Jenner. Je prévois bien cependant que ceux qui objectent à tout, objecteront que l'inoculation variolique a été faite trop tôt après

la vaccination. Mais vû la certitude que nous avons actuellement acquise de la vertu préservative de la vaccine, il ne s'agissoit plus que de produire la vraie pustule. Elle est à présent si bien connue qu'une contre-épreuve faite longtemps après l'insertion du grease, n'ajouteroit que bien peu de chose aux preuves du docteur Loy.

On lira probablement avec plaisir ce que pensoit le docteur Jenner de sa propre théorie avant la publication des expériences du docteur Loy. Je vais donc traduire

les fragmens de sa correspondance avec moi qui y ont rapport.

Berkeley, le 27 novembre 1799.

....." Si le cowpox est inconnu „ en Autriche, je suppose que les „ domestiques qui sont employés „ a panser les chevaux, ne le sont „ pas à traire les vaches. En Ir- „ lande et enEcosse où les hommes „ ne traient jamais les vaches, la „ maladie y est inconnue. „

„ Il est malheureux (si mon opi- „ nion sur l'origine de la vaccine est „ juste) que nous ne puissions pas „ la communiquer immédiatement

„ du cheval à la vache. Mais le „ vaccin même pris du pis d'une „ vache et inséré au moyen d'une „ lancette dans celui d'une autre, „ ne produit aucun effet, du moins „ dans tous les essais dont j'ai „ connoissance. De manière qu'il „ faut supposer quelque agent in- „ connu qui donne l'activité né- „ cessaire au virus du cheval. „

Les expériences du docteur Loy expliquent ces conjectures du docteur Jenner de la manière la plus claire, en prouvant que le virus du cheval doit être récent et lim-

pide; on sait que ce sont aussi les qualités essentielles du bon vaccin.

Londres, le 23 janvier 1801.

....." J'ai tous les jours de nou-
„ velles preuves de la vraie origine
„ de la vaccine. J'en choisirai
„ seulement une: Le garçon d'un
„ fermier (dans mon voisinage près
„ de Berkeley) qui étoit employé
„ à laver deux fois par jour les
„ talons d'un cheval nouvellement
„ attaqué d'une crevasse, en fut
„ infecté, en conséquence d'une
„ coupure qu'il avoit aux deux
„ petits doigts. Ces ulcères res-

„ sembloient infiniment à la vac-
„ cine, et le petit garçon en fut
„ assez malade. Avant cet acci-
„ dent il n'avoit jamais eu ni la
„ vaccine ni la petite-vérole. Trois
„ mois après on lui inocula la pe-
„ tite-vérole qui ne fit sur lui au-
„ cun effet. „

„ Il y a probablement une épo-
„ que pendant laquelle cette sécré-
„ tion du cheval produit un virus
„ ressemblant à la vaccine, comme
„ quand il a passé par le corps de
„ la vache, mais vu le siège de
„ cette maladie, le fluide doit

„ être sujet à des changemens
„ très-rapides. „

Il n'est pas possible de voir une plus grande coincidence entre une opinion et des faits, qu'on n'en trouve entre ce passage du docteur Jenner et les expériences postérieures du docteur Loy.

En me communiquant que le vaccin des vaches cisalpines que lui avoit envoyé le docteur Sacco, avoit produit entre ses mains un grand nombre de vraies vaccines, voici comment s'exprime cet homme de génie :

Londres, le 4 février 1802.

....." J'ai toujours osé prédire
„ que par-tout où l'on trouvera
„ réunis un cheval, un homme,
„ une vache et une laitière, comme
„ dans les fermes de la vallée de
„ Gloucester, on y trouvera aussi
„ de temps en temps le cowpox. On
„ ne peut plus lui contester son
„ humble origine (le talon du che-
„ val). Des preuves si évidentes
„ en ont été communiquées aux di-
„ verses sociétés médicales de ce
„ pays, que les savans même qui
„ poussoient à cet égard le plus

„ loin le scepticisme, sont entière-
„ ment convertis. J'ai vu l'été
„ passé une pustule sur la main
„ d'un domestique de fermier qui
„ avoit été infectée en pansant un
„ cheval, laquelle ressembloit tel-
„ lement à la vaccine qu'il étoit
„ impossible d'y appercevoir la
„ moindre différence. J'ai éssayé
„ plusieurs fois ensuite de le vac-
„ ciner, mais je n'ai jamais pu
„ produire autre chose qu'une lé-
„ gère rougeur qui a bientôt dis-
„ paru. „

Si l'opinion des savans avoit déjà

subi un si grand changement avant la publication des expériences du docteur Loy, il ne doit plus actuellement exister le moindre doute sur ce point. Quoique ce médecin aît jeté beaucoup de jour sur la nature et les propriétés du grease, il étoit bien à desirer qu'il nous en eût donné une description encore plus exacte, et sur-tout une gravure coloriée comme celle du docteur Sacco de Milan, qui représente le pis d'une vache avec le cowpox. Je ne saurois trop encourager ceux qui ont l'occasion de voir beaucoup

de chevaux, de bien observer les maladies de leurs talons.

Fin.